

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

52/4 | 2011
Varia

Vera Tolz, Russia's Own Orient

Lorraine de Meaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7596>

DOI : 10.4000/monderusse.7596

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2011

Pagination : 705-708

ISBN : 978-2-7132-2353-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Lorraine de Meaux, « Vera Tolz, Russia's Own Orient », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 52/4 | 2011, mis en ligne le 12 septembre 2013, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7596> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7596>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Vera Tolz, Russia's Own Orient

Lorraine de Meaux

RÉFÉRENCE

Vera TOLZ, **Russia's Own Orient. The politics of Identity and Oriental Studies in the Late Imperial and Early Soviet Periods**. Oxford : Oxford University Press, 2011, 203 p.

- 1 En s'intéressant aux années charnières 1880-1920, Vera Tolz place son sujet, l'orientalisme académique russe, dans une perspective dynamique : cette deuxième période de la « Renaissance orientale » (la première étant liée au romantisme) s'inscrit en effet dans le modernisme *fin de siècle*, lorsque savants, artistes, écrivains ont cherché de nouvelles interprétations de l'histoire, de la culture, des religions de l'Orient. Dans cet intense moment de réexamen de ce que l'Orient signifie pour l'Europe, les Russes prirent une part active, alors même que le contexte politique, économique et social de la Russie et de son Empire était placé sous le signe du changement. Retraçant le parcours intellectuel et professionnel de cinq savants de Saint-Petersbourg, l'ouvrage est centré sur ce que Vera Tolz appelle « l'école Rozen ». L'auteur use d'une précaution de langage inhérente aux problématiques historiographiques du monde anglo-saxon : elle emploie le terme « Orientologists » plutôt qu'« Orientalists » à cause, précise-t-elle, de « la connotation négative » qu'a pris ce dernier depuis la publication d'Edward Saïd en 1978 (p. 3). Ce groupe de spécialistes de l'Orient a pour figure centrale et mentor le baron Viktor Romanovič Rozen (1864-1908), professeur d'arabe, académicien et doyen de la faculté des langues orientales de Saint-Petersbourg de 1893 à 1906. Avec ses élèves Vasilij Vladimirovič Bartol'd, Nikolaj Jakovlevič Marr, Sergej Fedorovič Ol'denburg et Fedor Ippolitovič Ščerbatkoj, il œuvra pour l'institutionnalisation des études orientales et la spécialisation de ces dernières sur des thématiques liées à « l'Orient russe ». Vera Tolz montre en quoi ce groupe a exercé une influence intellectuelle majeure en son temps et peut-être même au-delà. Témoins de l'émergence des politiques ethniques durant la révolution de 1905, d'une guerre pan-européenne, de la désintégration de l'Europe et de la création d'un nouvel espace politique, les membres de l'école Rozen ont réfléchi aux relations entre les études orientales et le pouvoir

politique et peuvent être considérés comme des précurseurs des penseurs du post-colonialisme ; ils n'échappaient pas cependant aux contradictions propres à la médiation savante dans le cadre du colonialisme : porteurs d'une « vision impériale », ils étaient soucieux de favoriser l'intégration des ethnies du Sud et de l'Est de l'Empire ; en même temps, ils furent des acteurs de l'éveil de ces derniers à la « conscience nationale ». Par leurs écrits et par leurs engagements, ils constituent d'après Vera Tolz un « test fascinant pour étudier la critique postcoloniale de l'école orientaliste européenne de B. Anderson, B. Cohn et E. Saïd » (p. 19). On l'aura compris, *Russia's own Orient* traite d'un sujet double et la lecture en est d'autant plus intéressante : l'étude de l'orientalisme russe *fin de siècle* s'accompagne d'une réflexion sur les transferts intellectuels entre la Russie, l'Europe et le monde postcolonial à travers le XX^e siècle.

- 2 L'activité de « l'école Rozen » est replacée dans le contexte du nationalisme qui toucha la Russie de la seconde moitié du XIX^e siècle (*1. Nation, Empire, and Regional Integration*). L'idée nationaliste influença différentes étapes de la démarche scientifique des membres du groupe : ils furent amenés à la fois à définir l'identité russe (et le rapport de cette dernière à « l'Orient », prenant alors le relais de V.V. Grigor'ev, maître de Rozen), à penser les différentes communautés d'« *inorodcy* » comme des nationalités ethnoculturelles distinctes et aussi à imaginer les voies possibles d'intégration de ces peuples dans un espace culturel et politique panrusse (p. 31). Ils exprimèrent l'idée que dans les frontières de l'État russe se jouait la gestation d'une communauté formée par un « peuple unique » (*edinyj narod*) constitué d'éléments provenant des traditions culturelles européennes et asiatiques. Le propos peut être précisé : le phénomène d'intégration à l'espace culturel russe des régions dites « orientales » de l'Empire résulte d'un vaste mouvement d'ensemble issu de la littérature, des arts comme des études orientales, et dont le point de départ se situe dans la « première renaissance orientale » de la période romantique. Mais à la différence de leurs aînés, les savants du groupe Rozen firent de la remise en cause systématique des notions « Est » et « Ouest » un outil de conceptualisation de leurs propres champs d'étude (*2. Perceptions of East and West*). Si l'idée de Rozen que la Russie était à la fois Occident et Orient n'est pas spécialement novatrice, les travaux de son élève Bartol'd fournissent l'exemple d'une passionnante tentative de déconstruction des « catégories est et ouest ». Vera Tolz cite notamment le cours donné par Bartol'd à l'université de Saint-Petersbourg aux lendemains de la défaite russe contre le Japon en 1905 : « Histoire de l'étude de l'Orient en Europe et en Russie » (*Istorija izučenija vostoka v Evrope i v Rossii*). Les notions d'Orient et d'Occident y sont présentées comme des constructions géoculturelles et politiques produites par des événements historiques (p. 51). Le groupe Rozen formule ainsi explicitement une mise en cause de la pensée européenne – et de son européocentrisme constitutif – pour mieux réinterpréter les relations de la Russie à l'Europe. Tandis que Bartol'd s'appuie sur la « particularité géographique russe » pour démontrer l'originalité des relations de la Russie avec le monde musulman, Marr se passionne pour la quête du berceau de l'Europe dans les régions dites « orientales » et énonce son concept de « culture japhétique ». Les travaux du groupe Rozen rejoignent les préoccupations des « Eurasistes ». En s'interrogeant sur les liens entre les uns et les autres, Vera Tolz rappelle que Petr Savickij correspondait avec Bartol'd et lisait ses travaux. Mais si, pour les Eurasistes, la « Russie-Eurasie » n'était pas l'Europe, aux yeux des orientalistes une telle séparation n'existait tout simplement pas (p. 66-67). Et pourtant, ils n'étaient pas insensibles aux influences culturelles « positives » de l'Europe sur les sociétés « orientales ». Eux-mêmes, comme médiateurs linguistiques et

acteurs de la vie intellectuelle de ces espaces, n'étaient-ils pas les vecteurs de ces influences ? La question des implications politiques de leurs travaux est posée par Vera Tolz (3. *Power and Knowledge*), qui utilise le groupe Rozen comme démonstration de l'argumentaire de Nathaniel Khnight sur le fait que le cas russe ne rentre pas dans le modèle d'E. Saïd (p. 69). Ces savants ont essayé de concilier leur conviction que le gouvernement devait s'appuyer sur l'expertise fournie par les spécialistes avec leur critique du régime en place. Tout en mettant en cause la politique impérialiste, les uns et les autres envoyaient des rapports aux ministères des Affaires étrangères et de la Guerre à leur retour d'études sur le terrain. Mais ils étaient clairement opposés à l'utilisation pratique systématique des études orientales et revendiquaient leur filiation avec l'école orientaliste allemande : en 1899, ils critiquèrent la fondation de l'Institut oriental de Vladivostok présenté par son premier directeur Aleksej Pozdneev comme un « centre d'études orientales pratiques » où sont enseignées les langues orientales vivantes et les savoirs sur les sociétés contemporaines. Marr et Ol'denburg en particulier mirent en cause au début de la Première Guerre mondiale l'implication des savants dans le colonialisme européen : ils voyaient dans l'orientalisme russe une plus grande capacité à comprendre les peuples des différentes cultures (4. *Critique of European Scholarship*). Cette « nationalisation » de l'orientalisme russe par l'école Rozen s'inscrit dans une théorie formulée dès 1810 par Sergej Semënovič Uvarov dans son *Projet d'une académie asiatique*. Mais à la différence de ce lointain prédécesseur, les disciples de Rozen exprimaient simultanément un désaveu virulent de l'académisme occidental : Bartol'd, plus de soixante ans avant Saïd, dénonçait les préjugés européens sur l'islam et le monde musulman ; Marr et Ol'denburg accusaient l'orientalisme européen d'eurocentrisme (p. 91). Marr s'attacha à déconstruire les concepts de nationalité et d'ethnicité. Ses travaux sur le rôle de l'islam en Transcaucasie entraînaient une remise en cause des représentations usuelles qui faisaient des Arméniens et Géorgiens des nations purement chrétiennes. Après la révolution bolchevique, les études orientales soviétiques étaient amenées à se renouveler par la dénonciation systématique de l'exploitation impérialiste de l'Orient. Ol'denburg, académicien, consacra à ce sujet une série d'articles dans les années 1927-1932, où il rappelle que toute l'histoire des relations ouest-est depuis l'Antiquité était marquée par le besoin d'asservir l'Orient, de le rendre « sans voix » (*besslovesnyj*). L'existence même des études orientales (*vostokovedenie*) est le reflet de cette attitude : il n'y a pas de discipline comparable en Orient, d'études occidentales (*zapadnovedenie*). Si Edward Saïd n'était pas familier des écrits d'Ol'denburg, il apparaît cependant qu'il y eut accès indirectement par le biais du sociologue marxiste égyptien Anouar Abdel-Malek, dont l'article « Orientalism in Crisis » publié en 1963 se réfère à Ol'denburg. Outre la remise en cause de l'orientalisme européen, l'école Rozen expérimenta des innovations méthodologiques autour de la notion « d'approche vivante » (*živoj podhod*) de l'Orient mise en œuvre notamment par Ščerbatskoj dans son travail sur le bouddhisme, conduit en partenariat avec des lamas bouriates et kalmoukes. Cette approche était liée à la volonté d'aider ces peuples à développer leur conscience nationale (5. *Imperial scholars and Minority Nationalisms on the Eve of the 1917 Revolutions*). Vera Tolz retrace l'alliance réalisée entre les savants et les représentants des communautés *inorodcy* : Marr œuvra notamment pour l'éveil de l'Abkhazie, proche d'Andrej Čočua, Samson Čanba et Darmit Gulia. Un autre exemple est fourni par la collaboration de Ščerbatskoj avec les Bouriates Gombožab Cybikov, Banzar Baradiin et Tsyben Žamcarano, futurs leaders du mouvement nationaliste bouriate. Les disciples de Rozen concevaient le savoir qu'ils

produisaient comme « hybride » entre les pratiques scientifiques occidentales et orientales. Cette collaboration s'accroît dans les années 1920 : pour essayer d'influencer la politique du nouveau pouvoir soviétique à l'égard des minorités nationales, les savants orientalistes ont agi aux côtés des leaders locaux (6. *Imagining Minorities as Nations in the 1920s*) : un Institut d'étude de la culture bouddhiste fut fondé à Leningrad en 1927 sous les auspices de l'Académie des sciences dans le but de comprendre « l'essence même » de la culture indo-bouddhiste par le biais des études des lamas [146] ; dans les mêmes années l'université de Bakou devenait un centre majeur de la vie intellectuelle des peuples turciques de l'URSS. En 1924, Marr contribua à la création de la Société pour l'étude et la recherche de l'Azerbaïdjan. Vera Tolz rappelle le rôle de Bartol'd dans la fondation de la faculté d'études orientales de la nouvelle université de Tachkent en 1924. La question se pose alors du rôle de ces savants dans la nouvelle politique impérialiste des Soviétiques, et l'on peut regretter que l'ouvrage n'apporte pas en conclusion quelques éléments de réponse.